

ON S'ABONNE,

A LYON : rue de la Préfecture, n. 6, où les lettres et l'argent doivent être adressés francs de port.

Chez M. Baron, libraire, rue Clermont, et M. Chambet fils, libraire, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, et chez tous les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Payable d'avance.

Pour 3 mois, 6 fr.; pour 6 mois, 11 fr.; pour l'année, 20 fr.

Pour les départements, 1 fr. de plus par trimestre.

Ce Journal paraît le jeudi et le dimanche.

Le prix d'insertion d'annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



M. PROVENCE

Journal Industriel, Littéraire et des Théâtres.

UN PROSPECTUS.

Un prospectus est ordinairement un avant-propos emphatique d'une œuvre quelconque, c'est le décors dont un marchand pare la devanture de sa boutique, c'est la *bagatelle de la porte* que le directeur d'un spectacle nomade jette avec prodigalité à son public gratuit et béant; c'est tout ce qu'on voudra hors une vérité. Je fuis les prospectus, comme le voyageur fuit ces lueurs trompeuses qui apparaissent la nuit dans les marais pontins; je fuis les prospectus, comme on fuit un concert d'amateurs et un dîner sans façon : ce n'est pas qu'il n'y ait parfois de bonne musique dans une réunion d'amateurs et quelques bons mets dans un dîner sans façon, mais ce sont des exceptions rares; plus rares encore sont les prospectus qu'on peut croire sur parole.

Toutes ces réflexions me sont venues à l'occasion du prospectus de la nouvelle année théâtrale, non que je le range sous l'anathème général, j'aurais grand tort; car, il ne ressemble en rien aux autres prospectus, tout y est positif, sans détour et même d'une naïveté qui garantit au moins la bonne foi de notre directeur. M. Provence reporte à son intérêt seul le mérite des choix qu'il a faits, car, dit-il : « Pour faire de bonnes recettes, il faut de bons artistes; » incontestable vérité après laquelle il aurait pu ajouter cette conclusion toute rationnelle, « si je n'ai de bons artistes et de bons spectacles, je n'aurai point de recettes, et partant point de bénéfices, ce qui me ruinerait

et me discréditerait, car je n'ai personne qui me garantisse de la ruine et du discrédit. » Après cette déclaration de principes qui comprend tout, M. Provence a cru devoir dire encore : « J'ose assurer que si, *par hasard*, je m'étais trompé dans mes combinaisons, ce ne serait pas *sciemment*, ni par *négligence* » : certes, il n'est pas possible d'établir d'une façon plus positive l'infailibilité des choix qu'on a faits, car dès l'instant où M. Provence a dirigé ses combinaisons de manière à pouvoir écarter toute accusation d'*ignorance* et de *négligence*, il reste bien peu de chose à mettre sur le compte du *hasard*.

Ainsi, du prospectus de M. Provence, on doit conclure que nous aurons de bons artistes, de bons spectacles, parce que l'intérêt du directeur est la meilleure mesure de ses actions. Au milieu de ces assurances franches et sans hyperboles, il est cependant une phrase qui sent le prospectus d'une lieue, c'est celle où M. Provence accuse réception à MM. les Lyonnais, des preuves de bienveillance qu'il en a reçues; c'est bien évidemment là une politesse de prospectus; car la bienveillance de MM. les Lyonnais pour le directeur n'a jamais été jusqu'à remplir ses salles lorsqu'il a donné de mauvaises pièces, et souvent même les meilleurs ouvrages ont été joués dans le désert; ainsi donc dans ce cas la bienveillance est une pure métaphore; MM. les Lyonnais ne vont point au spectacle pour y faire acte de bienveillance; ils peuvent quelquefois avoir de l'indulgence pour les artistes, mais de la bienveillance pour le directeur?... ils n'y ont jamais songé; ils

ne voient dans la tâche de M. Provence qu'une affaire de commerce, une banque de distractions à laquelle ils escomptent leur temps, à tant pour cent de perte : au surplus, cette allusion à la bienveillance, dans l'allocution directoriale, n'est qu'un éclair, M. Provence connaît trop son public pour ne pas reprendre de suite le style positif. Je veux l'imiter en terminant cet article par le tarif de la location des loges et le prix des abonnemens, péroration éminemment positive.

CONDITIONS DES ABONNEMENTS.

Abonnemens pour l'année théâtrale de 1835 à 1836, qui seront perçus par douzième, de mois en mois, à dater du jour de l'ouverture.

Pour les Messieurs, 230 fr. — Pour les Dames, 150 fr.

Abonnemens d'hiver.

A partir du 21 octobre 1835 au 20 avril 1836, qui seront perçus par sixième de mois en mois.

Pour les Messieurs, 150 fr. — Pour les Dames, 100 fr.

Abonnemens au mois.

Pour les Messieurs, 35 fr. — Pour les Dames, 20 fr.

L'administration se réserve le droit de faire relâche le samedi de chaque semaine.

Dans le cas où (avec la permission de l'autorité) l'administration ferait relâche d'autres jours, pour les six mois d'été seulement, MM. les abonnés auraient, ces jours, leurs entrées au Gymnase Lyonnais ou au Cirque des Brotteaux.

Si un traité avec un artiste de la capitale forçait l'administration d'augmenter le prix des places, elle se réserve le droit de suspendre l'abonnement au mois, et l'affiche du jour en indiquera la continuation.

L'abonnement est personnel; nul n'a le droit de se faire remplacer; une fois souscrit, il est dû, qu'on en jouisse ou non.

Location des Loges pour l'année théâtrale, à partir du jour de l'ouverture.

Premier rang de face, 800 fr. Second rang de face, 700 fr.

AVANT-SCÈNE.	Baignoires.	900 fr.
	Secondes, côté droit du spectateur.	800
	Secondes, côté gauche, <i>idem.</i>	700
	Troisièmes.	500

Pour les six mois d'hiver, à partir du 21 octobre.

Premier rang de face, 550 fr. Second rang de face, 500

AVANT-SCÈNE.	Baignoires.	650
	Secondes, du côté droit du spectateur.	550
	Secondes, côté gauche, <i>idem.</i>	460
	Troisièmes.	300

Au mois.

Premier rang de face, 90 fr.; second rang de face, 80

Avant-Scène.

Baignoires, 90 fr.; Secondes, 85 fr.; Troisièmes, 60

NOTA. On traitera pour la location des loges de côté du second rang selon leur position respective.

LE CHATEAU DES TOURELLES.

Voyez-vous là-bas ces ruines couvertes de mousse? Les enfans du village les désignent en tremblant sous le nom de *château des Tourelles*, et le plus hardi d'entr'eux n'oserait en approcher. La superstition semble prendre plaisir à vivre au milieu de ces débris des siècles passés; leur aspect est bien triste en effet, mais plus tristes encore sont pour moi les souvenirs qui s'y rattachent.

Me promenant un jour près de la tour pointue et garnie de tourelles qui domine ces ruines d'une manière si pittoresque, je vis une troupe moqueuse de jeunes filles qui lutinaient une jolie brune, dont l'œil égaré et la chevelure en désordre annonçaient un malheur récent ou une insouciance impardonnable. — Que vous fait-elle? leur dis-je.

— Rien, s'écrient ses compagnes, en s'enfuyant, mais elle est folle!...

Je m'approchai de la pauvre enfant.

— Comment vous appelez-vous?

— La folle (dit-elle en soupirant).

— La folle n'est pas votre nom?

— Si: la folle... Attendez... Autrefois Léon m'appelait Marie.

— Eh bien! Marie, est-ce que vous auriez des peines?

— Oh! oui.

— Quelles sont-elles?

— Il ne revient pas, mon Léon!

— Où est-il allé?

— Vous voyez bien ce vilain monument tout noir? (elle me montrait la tour.)

— Oui, mon enfant.

— Mon fiancé partit un soir pour le visiter.

— Ensuite.

— Je cherchai vainement à le retenir par mes caresses, il s'échappa de mes bras en m'appelant peureuse, m'envoya un baiser avec sa main, et disparut dans les décombres.

— Puis?

— Ma mère s'approcha bientôt et m'appela: je quittai la tour et Léon. Il me sembla que je quittais la vie!

— Vous ne le revîtes plus?

— Non: je l'attends toujours!... Mais il reviendra, j'en suis sûre, parce que la nuit dernière je l'ai vu au chevet de mon lit, il me disait: Eh bien, Marie, je suis enfin parvenu sur la pointe de la tour, de là j'ai été dans le ciel, j'y ai vu des anges presque aussi beaux que toi. Viens me rejoindre; monte, enfant que tu es! tu verras de belles choses là-haut... Tu ne veux pas?... alors, je

m'en vengerai, je ne reviendrai que dans bien longtemps....

A peine la jeune fille eut-elle laissé tomber ces derniers mots de sa bouche décolorée, que j'entendis une voix aigre vibrer à mes oreilles : c'était la mère de la folle qui criait : Marie ! Marie !... Celle-ci se prit à pleurer en me quittant, et jeta un lon regard sur la tour et sur moi.

Je pénétrai, tout ému, dans l'intérieur du vieux monument, et vis une masse de pierre qui s'était détachée de ses parois : l'une d'elles était encore toute rouge de sang !!!

— Pauvre Marie !!!

JUSTIN CABASSOL.

Littérature Allemande.

FAUST L'ENCHANTEUR, ROMAN PHILOSOPHIQUE,

PAR KLINGER.

Le nom de *Faust*, l'imprimeur, est justement célèbre. Le livre singulier qui porte le titre de *Roman de Faust l'enchanteur*, est très-rare. Je ne le connais que par l'extrait qu'en donne la bibliothèque des romans. Le roman de *Klinger* n'est pas une traduction de l'ancien *Faust*. Il a conservé l'idée principale ; mais il a inventé les différentes épreuves auxquelles Faust est exposé par le démon.

Klinger a composé plusieurs romans, prétendus philosophiques et moraux, dans lesquels ne se trouve ni vraie philosophie, ni bonne morale. La haine des rois, des grands et des prêtres, la satire amère des institutions des hommes, des recherches hasardées sur le bien et le mal, sur le but moral de la vie, etc., se retrouvent dans tous les ouvrages de *Klinger*. Ils ne datent que du commencement de ce siècle. Il semble qu'il soit trop tard pour nous occuper de ces sujets sur lesquels nos philosophes n'ont que trop parlé.

Les Allemands n'accueillent pas les livres anti-religieux ou immoraux. Celui-ci a obtenu cependant un moment de vogue. L'auteur, fort jeune, avait tenté de se faire un parti opposé à celui de *Goëthe*. Voici quelques citations abrégées, du commencement de ce roman.

Faust s'était égaré long-temps dans le dédale de la métaphysique, dans les erreurs de la morale, dans les ténèbres de la théologie. Ces deux études ne l'avaient amené à aucun résultat positif. De dépit, il se livra à la magie, pour arracher à la nature les secrets qu'elle s'obstine à cacher aux hommes. Sa première découverte fut l'art de l'imprimerie. La seconde fut terrible : il parvint à la connaissance d'une formule pour forcer le diable à sortir de l'enfer, et se soumettre à la volonté d'un homme ; il ne pouvait cependant se décider à faire usage de cette formule, et à livrer son ame immortelle à la damnation.

Faust était dans la force de l'âge et de la santé. La nature l'avait favorisé de tous les dons du corps et de l'esprit, elle y avait joint une ame orgueilleuse, ardente,

insatiable. Faust s'égara bientôt à la recherche du bonheur ; la modération seule peut y conduire. Bientôt les bornes de l'humanité lui semblèrent trop resserrées, et son génie brûla de les reculer. D'après ce qu'il avait cru comprendre et sentir dans ses premières années, il conçut une haute idée des facultés morales de l'homme. Passionné pour la grandeur et la renommée, il voulut y parvenir par les sciences. Mais les sciences ne firent que le désespérer, parce qu'elles ne le conduisirent pas à la vérité. Il ne recueillit que le doute, le chagrin et le murmure. Il crut au moins qu'elles lui frayeraient un chemin à la fortune ; il attendit de l'invention de l'imprimerie des richesses. Il lui fallait des richesses pour contenter son penchant aux plaisirs et aux voluptés.

(Faust présente sa Bible aux magistrats de Francfort, qui refusent de l'acheter. Il rentre chez lui, la rage dans le cœur. Il voit sa femme et ses enfans près de mourir de faim.)

« Il ne tient qu'à moi de les sauver, dit-il. »

La fierté de son esprit s'irrita contre la faiblesse de son cœur. Il commença la conjuration infernale. La maison fut ébranlée jusque dans ses fondemens. Un fantôme brillant parut devant lui, et lui cria : Faust ! Faust !

Faust. Qui es-tu, pour me troubler dans mon entreprise ?

Le fantôme. Je suis le génie de l'humanité. Je viens te sauver, si tu le veux.

Faust. Que peux-tu me donner pour satisfaire mon penchant pour les sciences, la volupté et la liberté ?

Le fantôme. L'humilité, la patience dans les douleurs, la modération, le sentiment de la grandeur de ton ame, une douce mort, et la lumière dans une autre vie.

Faust. Disparaîs, fantôme, qui as si souvent égaré mon imagination. Je te reconnais à l'adresse avec laquelle tu trompes le faible mortel qui t'écoute. Va parler au mendiant, à l'esclave, au moine, qui ont trahi la nature et avili leur propre existence. Les forces de mon ame veulent autre chose que ce que tu m'offres. Le Dieu qui me les a données a dû répondre de leurs effets.

« Tu me reverras, dit le génie en gémissant, et il disparut. »

Faust s'écria : « Les contes qui ont bercé mon enfance viendront-ils me poursuivre sur le seuil de l'enfer ? Non, ils ne m'empêcheront pas de chercher à chasser les ténèbres qui m'environnent. Je veux soulever ce voile qu'une main tyrannique a placé devant mes yeux. Eh quoi ! me suis-je donc figuré que ma force se révolte des barrières qu'on lui impose ? Est-ce moi qui ai allumé les passions dans mon sein ? Est-ce moi qui ai dit à mon esprit de n'être jamais esclave ? Ai-je gravé dans mon cœur l'infatigable ambition qui le tourmente ? Quoi ! la main qui forma l'argile de mon corps la brisera, parce que cette argile se refuse au vil usage auquel elle a été destinée ? Quel est donc ce cri de liberté qui retentit au dedans de moi, si je ne suis qu'un esclave ? L'éternité...

« l'immortalité!.. puis-je les comprendre? Ce que l'homme
« éprouve, ce qu'il peut goûter, voilà ce qui est à lui. Le
« reste est une chimère. Le taureau emploie la force de
« ses cornes, le cerf la légèreté de ses pieds, les animaux
« emploient toutes leurs facultés, et l'homme enchaînerait
« les siennes? Ce que j'ai en vain cherché parmi les hom-
« mes, qui m'ont plongé dans la poussière, je le de-
« mande à l'enfer. Jusqu'à présent, je n'ai embrassé
« qu'une ombre : je demande aux puissances infernales :
« la vérité. »

Faust s'élança dans le cercle fatal. Il entendit de loin
les gémissens de sa femme, de ses enfans et de son
vieux père.

Satan avait fait annoncer, à son de trompe, à tous
les démons des enfers et de la terre qu'il donnerait au-
jourd'hui une grande fête. Les esprits infernaux accou-
rurent de toutes parts, même ceux qui résident à la cour
du pape et des autres souverains de l'Europe.

Les démons ont pour esclaves les ames qui n'ont mérité
ni la béatitude des cieux, ni la damnation. Ces ames, sur
la terre, ont animé les hommes qui n'ont aimé personne,
en prétendant aimer tout le monde, qui ont parlé de la
vertu sans la pratiquer, qui n'ont pas fait le mal, seule-
ment par la crainte des lois, ni le bien, parce qu'il leur
eût fallu de la force et de l'abnégation (1). Ces ames sont
traitées par les démons, comme les sujets Polonais, Hon-
grois et Livoniens le sont par leurs seigneurs. Elles sont
divisées par légions : *car l'enfer est un état militaire*. Il
ressemble en cela aux empires despotiques, ou plutôt,
ceux-ci ressemblent à l'enfer.

L'emploi des ames esclaves est de préparer les ban-
quets de l'enfer. Car, quoique les démons ne boivent, ni
ne mangent, ils ont appris des grands de la terre, à céle-
brer leurs fêtes par d'immenses festins, au prix du sang
des misérables.

Le buffet est couvert de bouteilles remplies de larmes.
Des larmes des hypocrites, des envieux, de la fausse
sensibilité, du faux repentir; des larmes que versent les
rois sur les malheurs des peuples, en donnant des édits
qui les perpétuent; des larmes de courtisans disgraciés,
qui ne peuvent plus piller et opprimer, sous les ailes du
trône.

(Satan annonce aux démons la découverte de l'imprim-
erie, et les grands effets qu'aura cet art pour corrompre
les hommes.)

Après le festin, on exécute un ballet allégorique. La
morale, enveloppée d'une peau de caméléon, dansait en
donnant une main à la vertu, et l'autre au vice.

L'histoire, entre le mensonge et la flatterie.

La politique, soutenue par la fraude et la faiblesse.

La médecine et le charlatanisme, dansaient un menuet.

(1) Cette fiction des ames esclaves me semble ingénieuse et
poétique.

La mort marquait la mesure en secouant une bourse
pleine d'argent.

(Eloge ironique de la nation allemande par un juris-
consulte. Sarcasmes sanglans contre la tyrannie des rois
et des prêtres, et contre la stupidité des peuples. — Lé-
viathan est envoyé près de Faust.)

G. Z.

(La suite au prochain numéro.)

Anecdote grammaticale.

De Bruges, un acteur dans je ne sais quel drame,
Dit : « L'on doit réparer les torts que l'on a z'eus. »
On le siffle. L'acteur que le dépit enflamme
S'adressant au public après les trois saluts,
Dit : « Je sais ma grammaire, et ce n'est pas à Bruges
« Qu'en syntaxe, Messieurs, je chercherai des juges :
« Les torts sont au pluriel; donc il faut : *qu'on a z'eus* ;
« C'est ainsi que l'on dit, lorsqu'on connaît sa langue. » —
De grands éclats de rire et des sifflets aigus
De l'orateur hué suivirent la harangue.
Force le lendemain fut au pauvre garçon
Aux rigoureux siffleurs de demander pardon ;
Il le fit en ces mots : « J'ai relu ma grammaire ;
Je me trompais, Messieurs, ma faute était grossière ;
J'apprends à mes dépens, pour ne l'oublier plus
Que l'on doit réparer les torts que l'on a eus. » —

Un bravo général soudain se fit entendre :
Les spectateurs Flamands, quoique natifs de Flandre,
Comprirent que l'acteur une fois en défaut
Était un ignorant, mais n'était pas un sot.

D. MARSOLLIER.

Chronique théâtrale.

Mercredi les trois premiers actes de *Guillaume Tell*
ont été chantés de manière à laisser aux successeurs de
G. Blès, Dérancourt et Becquet une tâche délicate pour
l'avenir. Le bon et le beau ont toujours une puissance in-
faillible. Le bel opéra de Rossini avait attiré du monde,
malgré le beau temps et le carême.

M^{lle} Angélica a dansé avec une grace et une facilité qui
auront sans doute fait totalement oublier la scène de
mardi. Martin tient à se faire regretter davantage, car il
a dansé à ravir dans cette représentation. Nous devons à
son sujet relever une erreur commise dans notre précé-
dent numéro, on a imprimé second danseur au lieu de
premier danseur demi-caractère, qui est le véritable em-
ploi de M. Martin, engagé en cette qualité au Grand-
Théâtre de Marseille.

Nous avons omis de signaler le départ de Monval et
Cachardy; ce dernier qui a très-heureusement créé quel-
ques rôles de jeunes premiers est appelé à Ronen : nous
perdons aussi notre excellente soubrette, M^{me} Boulanger,
qui va à Marseille.